

**Ecrivez la terminaison des participes passés.**

Le texte suivant parle de Manu, une jeune fille qui s'est follement éprise d'Antoine, un garçon de son âge qu'elle a rencontré dans un café. Mais Crip, le frère de Manu, est jaloux. Il a décidé de régler l'affaire à sa manière.

C'est Manu qui parle:

Il faisait nuit aux Glaïeuls quand je suis rentré..... Le bar était fermé....., la rue déserte. Maman dormait au salon devant la télé allumée..... Je ne l'ai pas réveillé..... Je ne pouvais pas dormir, moi. Pas tout de suite. J'avais la tête trop pleine. (...) Alors j'ai pris..... un cahier neuf et, couché..... sur mon lit, j'ai commencé..... à écrire dessus.

N'importe quoi. Ma vie, mes pensées, mes rêves. J'en ai couvert..... des pages et des pages.

C'est la porte d'entrée, en claquant, qui m'a réveillé..... Et puis des bruits de pas. Le pas traînant de Crip, le sifflement de ses baskets contre le sol en lino. Il était trois heures du matin. Il a ouvert..... la porte de ma chambre, allumée..... la lumière. Sans franchir le seuil, il m'a regardé..... un moment. Il y avait du sang sur sa joue et sur ses mains. Il était sale et épuisé. Mais surtout, il avait l'air d'un fou. Il m'a juste dit.....: «J'ai réglé..... le problème.»

Je ne sais pas ce que j'ai fait..... ensuite, s'il m'a dit autre chose, si j'ai dû le bousculer ou bien s'il m'a laissé..... sortir; je ne sais pas si ma mère était réveillé..... ou non, s'il faisait froid dehors. Oui, puisqu'il neigeait. Je ne sentais rien. J'ai couru..... dans la nuit jusqu'au sommet de la colline, jusqu'aux quartiers du haut. Quand je suis arrivé....., il y avait une ambulance devant la petite maison, et une voiture de police. (...) Couché..... sur le trottoir, une mobylette finissait de flamber en répandant de longues traînées d'huile sale. Le portail avait été arraché, la porte fracassée..... On a essayé..... de m'empêcher d'entrer mais j'ai crié....., je me suis débattu..... La maison était déserte. A l'étage, la chambre d'Antoine était déserte aussi. Mais ce n'était plus sa chambre, c'était un terrain vague.

Les affiches avaient été déchirées....., les meubles renversés....., le contenu de tous les tiroirs était répandu..... par terre. Le vent qui entrait par les carreaux cassés faisait voler les pages arrachées..... à ses cahiers, à ses livres. Et par terre, sous mes pieds, partout traînaient des lambeaux de sa bande dessinée..... et des portraits de moi, piétinés....., barbouillés..... d'encre, mis..... en pièces par une bande de fous furieux.

Les policiers m'ont conduit..... à l'hôpital, avec les grands-parents d'Antoine qui étaient rentrés..... entre-temps et qui ne comprenaient pas. L'inspecteur m'a interrogé..... Il était sûr que je connaissais ceux qui avaient fait le coup. «Ils devaient être trois ou quatre», disait-il. «Sûrement des types des Glaïeuls. On les trouvera de toute façon, tu sais. Et si tu les protèges, ça te rend complice.» Je me suis t..... (se taire). Je ne pouvais pas rester dans la salle d'attente, affronter le regard des grands-parents et ne pas répondre à toutes les questions muettes qu'ils me posaient avec leurs yeux tristes, alors, j'ai marché..... tout le reste de la nuit dans le jardin devant le hall d'entrée. Je n'étais ni désespéré..... ni en colère. C'était au-delà.

Jean Guilloré: "Les yeux d'Antoine", in: Je bouquine N°112, © Bayard Presse S.A.